K.O Debout, Mahault Mollaret, Ed Plon / Critique par *Marc Michiels*

« Comment avez-vous pu laisser vos vies se rétrécir ? »

Ce qui marque immédiatement à la lecture de KO debout c'est le style de l'auteur. Un style proche du verbe, du souffle de Michel Audiard. Des mots qui restent comme une évidence et qui une fois refermé l'ouvrage, nous font devenir orphelin et nous proposes une irrémédiable envie de prendre la route sans promesse, sans cligner les yeux. Comme pour récupérer les neuf jours perdus par an par cette absence au monde nécessaire et mécanique, comme une urgence, comme pour mieux éloigner les morts vivants des souvenirs, pour conjurer une vision qui se fait regard : *Je n'arrive pas à voir ailleurs que dans la tête,* pour vivre enfin les sensations du présent, sans souvenir !

Mais comment alors rendre cette musique lancinante, ce monologue implacable, inventif et parallèle à un monde qui si on veut bien à y regarder de plus près - n'est pas moins déjanté -, et tout aussi fantasque que la narration de K.O Debout - un contrepoint de ce miroir -, d'un monde dit réel pour être pour l'entière majorité des êtres - O.K allongés -, c'est-à-dire mort !

Et si pour rendre au plus près le signe de la cicatrice, saignante comme une cantatrice il suffisait d'extraire une phrase par chapitre. Aurions-nous une histoire et quelle sensation aurions-nous en retour. Il m'a semblé que pour rendre hommage à l'auteur il fallait simplement dégager le sable de cette ancienne voie de chemin de fer, pour faire briller le métal blanc des rails à la lumière. Pour que surgisse la route, ébloui par son scintillement. Chapitre d'une conquête vers l'ouest, vers l'est de Paris, les Puces de Saint-Ouen, vers l'Autre, un frère, un retour vers soi... Comme pour mieux se libérer du monde trop pesant et donner un sens à sa vie, quitte à la perdre…

Alors partons en voyage, écoutons cette jolie jeune femme assise devant nous et rêvons :

Premier point de suture.
Mes prières se sont envolées je ne sais où.
Je mourrai à vingt-sept ans, comme eux, et personne ne pourra rien contre ça.
Dites quelque chose… C'est pas si grave…
Mon histoire, je l'ai couvée du mieux possible pour que personne ne vienne la récrire, et j'ai fini par me la garder puisqu'elle ne faisait rêver que moi.
À cette époque, je me crevais les tympans à rêver qu'ils éclatent tant j'avais peur des autres bruits que les miens.
De mon père je garde la douceur des manteaux contre lesquels j'aurai sucé mon pouce tout une vie sans m'inquiéter d'être bon à quoi que ce soit d'autre. Est-ce que l'enfance s'arrête là ? Quand les manches des pardessus-doudous ne servent plus qu'à se moucher ?
Comme un troc plus ou moins fair-play qui me retirerait doucement mon père à condition de venir cracher sur ma rive, de mon côté du monde, un lot de consolation.
Orphelin de tout, il est passé de pupille de l'État à prunelle de mes yeux.
Ramon, c'était celui qu'on regardait en coin avec la bouche qui ne s'étire que d'un côté.
Tu me feras voir ta guerre et je l'accrocherais au-dessus de mon lit.
Je suis parti à la conquête de Ramon comme un homme. Sans savoir que le cadeau, c'était à moi que je l'offrais.
On s'est inventé un langage plein d'ellipses, de pudeur, et rien ne nous empêchait de nous comprendre.

Et si… Et si… Et si…

Et de moi, Ramon, qu'est-ce qu'il te restera ?

La vérité, c'est qu'à peine ensemble il fallait nous prouver qu'on était capable de se séparer.
J'ai préféré tirer la gueule, et, allez savoir pourquoi, les filles d'aujourd'hui flanchent toutes pour celui-là.
Alors elle a pleuré et s'est assise sur un banc.
Une histoire à l'avenir compromis, sans emmerde et sans promesse.
Là où les maux se lovent à la pupille, recouvrant l'éclat initial d'une fine pellicule aux vertus matifiantes.
En tirant sa flèche, Ramon nous a déclaré une guerre à l'armistice incertaine. Il m'a embarqué dans le supplice de l'éternité, celui d'un calendrier de l'avent sans dernière fenêtre, ni Noël à la clé.
Alors un petit médoc et on ferme les yeux, ça vaut mieux pour tout le monde.

Une fois Ramon enfermé dans le meilleur du pire, ma mère s'est tirée à l'autre bout du monde en m'offrant l'également la charge d'un frère que je m'étais déjà fait.
De tous leurs secrets, ça reste quand même le mieux gardé.
Quitte à connaître sa fin, autant qu'elle profite aux autres.
Le monstre ne s'est pas contenté de se réveiller. Il a eu la démence de porter plainte.
J'ai passé chacune de ses premières sorties dans le monde extérieur comme un bébé qui rampe autour d'une table aux angles aigus.
Dessiner un visage avec les sempiternels petit pois carottes, ça ne se fait pas à la louche, les gars.

Chacun pour soi. Chacun pour l'autre. Pas tout à fait ensemble mais jamais vraiment loin de ce que l'on veut bien se montrer.
C'est tellement plus facile de se quitter que de se rencontrer.
C'est un scientimental, 1+1 = 2 à la vie à la mort, pas de division possible.

Je n'ai jamais autant aimé une femme qui me tournait le dos…

Qui sommes-nous les uns pour les autres ?